

Si l'esprit court la rue, il aime aussi le monde,
Mais le cœur n'y a pas : l'esprit, qui rit et froude,
Grand railleur, grand mondain, pour briller au salon,
Met tous ses diamants, part superbe et folâtre,
Et, comme Cendrillon, qui restait près de l'âtre,
Laisse le cœur à la maison.

Mais sans doute, ô railleurs ! qui tirez sur les vices,
Vous êtes parfaits, vous, et vos âmes novices,
Candides, où jamais Satan ne s'est glissé,
Brûlent d'un feu plus saint que la leur des cierges ;
Elles ont la blancheur que, sur les Alpes vierges,
A la neige où nul n'a passé !

Mais non... votre âme, hélas ! n'est qu'une pécheresse.
Aussi faible qu'une autre, et cent fois plus traîtresse !
On y voit mainte tache, avec un bon flambeau,
Quand vous riez d'autrui, dans vos folles histoires,
On dirait que, voulant railler ses plumes noires,
Le merle siffle le corbeau !

Oh ! soyez indulgents, pour qu'un ami vous vienne !
Et, si vous rencontrez la charité chrétienne,
Prenez-la par la main, puis, à tous nos lions,
Aux beautés au cœur vide, à la tête légère,
De grâce, présentez cette noble étrangère
Qui ne connaît pas nos salons.

Voyez-vous, l'indulgence est la belle des belles !
C'est un bandeau charmant qu'on met sur ses prunelles,
Afin de ne pas voir les fautes du prochain.
N'égrotiguez donc plus avec votre oughe rose ;
Hâtez-vous de couper vos griffes, pour qu'on ose
Vous prendre et vous serrer la main.

ANATIS SEGALAS.

BEAUX ARTS.

DU TYPE TRADITIONNEL DE JÉSUS-CHRIST : QUE LE CHRIST ÉTAIT LE PLUS BEAU DES ENFANTS DES HOMMES.

I.

La tradition la plus ancienne, et qui remonte même jusqu'aux temps apostoliques, nous représente l'image de Jésus-Christ sous les traits suivants :—

« Il avait le visage très beau et plein de vie. Sa taille était au-dessus de la moyenne. Sa chevelure était blonde, peu épaisse, et légèrement bouclée. Ses sourcils étaient noirs et sensiblement arqués. De ses yeux gris et brillants, fendus à l'orientale, sortait une grâce admirable. Il avait le nez long, un peu aquilin, la bouche épanouie, exprimant la bienveillance du cœur, la barbe blonde et d'une médiocre longueur. Ses cheveux, séparés sur le milieu du front, retombaient en deux longues masses sur ses épaules. Les ciseaux ne passèrent jamais sur sa tête, et nulle main d'homme ne la toucha, si ce n'est la main de sa mère, tandis qu'il était jeune. Il portait son cou tant soit peu incliné, mais sans roideur dans son maintien. Son teint était généralement doré. Sa figure, de forme ovale, légèrement allongée, était fort semblable à celle de Marie, sa sainte et divine mère. La gravité, la prudence, la douceur, la sérénité y brillaient avec éclat. Tout, enfin, s'y harmoniait avec sa nature choisie toute marquée d'une céleste empreinte. »

C'est ainsi que l'art chrétien, fidèle aux pieux enseignements de la tradition, consacre également sur ses monuments primitifs le type de l'homme-Dieu.

Saint-Luc, l'évangéliste, avait peint, dit-on, la double image du Christ et de sa sainte mère, et parmi les reliques vénérées du premier âge chrétien, l'histoire de l'art distingue toujours ces divines ressemblances.

C'est à l'historien Nicéphore Callixte que nous devons la principale de ces données hagiographiques, qu'il avait puisées lui-même dans la tradition et les livres des anciens.

D'ailleurs, le berceau de la peinture et de la sculpture chrétiennes se retrouve presque tout entier dans les ténèbres éloquentes des catacombes : c'est là qu'au sein des inspirations les plus ardentes et les plus pures qui furent jamais, les premiers artistes chrétiens ne cessèrent de reproduire ces saintes images, comme le vivant symbole de notre antique foi, comme le plus précieux héritage de leur noble piété.

On peut consulter avec fruit sur l'authenticité du portrait d'

Jésus-Christ, l'écrivain Sandini, pages 287 et suivantes, ch. XVII, de son histoire de la sainte famille.—*Hist. Familia Sacra.*

Il existe bien une autre description du portrait du Sauveur, donnée par Lentulus, prétendu proconsul romain, précisément à l'époque où Jésus-Christ accomplissait sa mission ; mais on est convenu de la prendre pour entièrement apocryphe, et nous n'avons aucun droit de l'apprécier autrement. Il nous suffira de dire seulement que la physiognomie du Sauveur, tant au moral qu'au physique, rayonne là dans toute sa beauté, et qu'elle confirme par sa ressemblance les principaux traits du type divin dessiné ci-devant par Nicéphore.

II.

Dire que le Christ était le plus beau des enfants des hommes, c'est affirmer ce que la tradition, les livres saints, presque tous les saints pères, l'Église, l'histoire et l'art n'ont jamais cessé d'enseigner, malgré les quelques dissidences d'une certaine époque.

David, le roi prophète, a dit lui-même, dans le psaume 41ème où il célèbre les fiançailles du Christ et de l'Église, son épouse : *Speciosus formâ pro filiis hominum*, ce qui se peut parfaitement traduire, en respectant la latinité, par ces mots : *le plus beau d'entre les enfants des hommes.*

Or, l'Église, soit avec le saint roi, soit avec la tradition qui est si souvent la première et la plus sûre source de l'histoire, a dit, et elle répète chaque jour, à l'autel et dans la chaire, en parlant du Christ, qu'il était le plus beau des enfants des hommes.

Au reste, le type de l'homme-Dieu, participant ainsi de la nature divine et de la nature humaine, ne pouvait revêtir parmi les hommes que ces formes parfaites qui font sentir le Dieu présent dans la beauté ravissante du visage.

Le Jupiter et l'Apollon des anciens, ces mortels déifiés par l'humaine superstition, qui n'étaient que l'ombre de la beauté du Christ, nous sont représentés partout comme le type idéal de la beauté humaine ; et le Christ, lui, la vraie beauté, la vraie perfection divine, n'aurait exprimé qu'une forme vulgaire, que les disgrâces même de la laideur ?

Oh ! il faudrait se révolter sans cesse contre cette aberration de notre esprit qui tourmenterait, qui défigurait ainsi le type éternel du Beau, du Saint, du Divin.

Il est vrai qu'Isaïe annonce et dépeint le Sauveur sous des traits dont l'ensemble exprime la déchéance, la laideur, la dégradation mêmes :

« Il est, nous dit le prophète, comme un arbrisseau qui languit dans une terre sans rosée ; il est sans éclat, sans beauté ; ses yeux l'ont vu et ne l'ont point reconnu, car il était devenu comme le rebut des hommes, comme si la lèpre se fut étendue sur lui, etc. »

Mais Isaïe parle ici figurativement : le Messie, qu'il entrevoit à travers les siècles, est cet homme-Dieu qui résume en soi toutes les souffrances, tous les dégoûts, toutes les humiliations de l'humanité ; c'est cette immense victime qui se courbo volontairement sous le poids de nos fautes, et qui consent, elle seule, à payer le prix de la rédemption.

Aussi, voilà pourquoi Saint Jean Chrysostôme nous dit : « Gardez-vous bien d'entendre le passage d'Isaïe comme s'appliquant à la laideur du corps : à Dieu ne plaise que nous le prenions en ce sens ! Il s'agit là visiblement du mépris de tout ce que le monde estime et de la bassesse dans laquelle le Christ a voulu paraître. »

III.

Néanmoins, le texte du psaume 41ème, ainsi que l'interprétation diversement faite du passage précité d'Isaïe, devaient créer dans les premiers temps de l'Église, entre les plus illustres évêques de l'empire romain, de malheureuses divisions.

Il s'agissait de savoir et d'enseigner quel était ou quel devait être le vrai type de l'image du Christ, et cette question de la plus haute importance pour l'avenir de l'art, affectait, par plus d'un endroit, l'unité de la tradition.

Heureusement qu'après les longues agitations suscitées par ce curieux incident, prévalut, comme on va le voir, dans la famille chrétienne, cette croyance demeurée à peu près universelle, que le Christ était le plus beau des enfants des hommes.

Saint Cyrille, Tortolien, Saint Justin même, soutenaient de leur part qu'en revêtant la condition humaine, le Christ précéda par Isaïe avait dû subir jusqu'aux formes les plus honteuses de la plus repoussante laideur.

Ne aspectu quidem honestus, disait Tertullien : *n'ayant pas même le visage décent.*

Le contraire de la question fut vivement et glorieusement soutenu par les plus grandes lumières de l'Église latine, savoir : par Saint Jérôme et Saint Ambroise, et, dans l'Église d'Orient, par Saint Jean Chrysostôme et Saint Grégoire de Nysse, tous proclamant ainsi dans